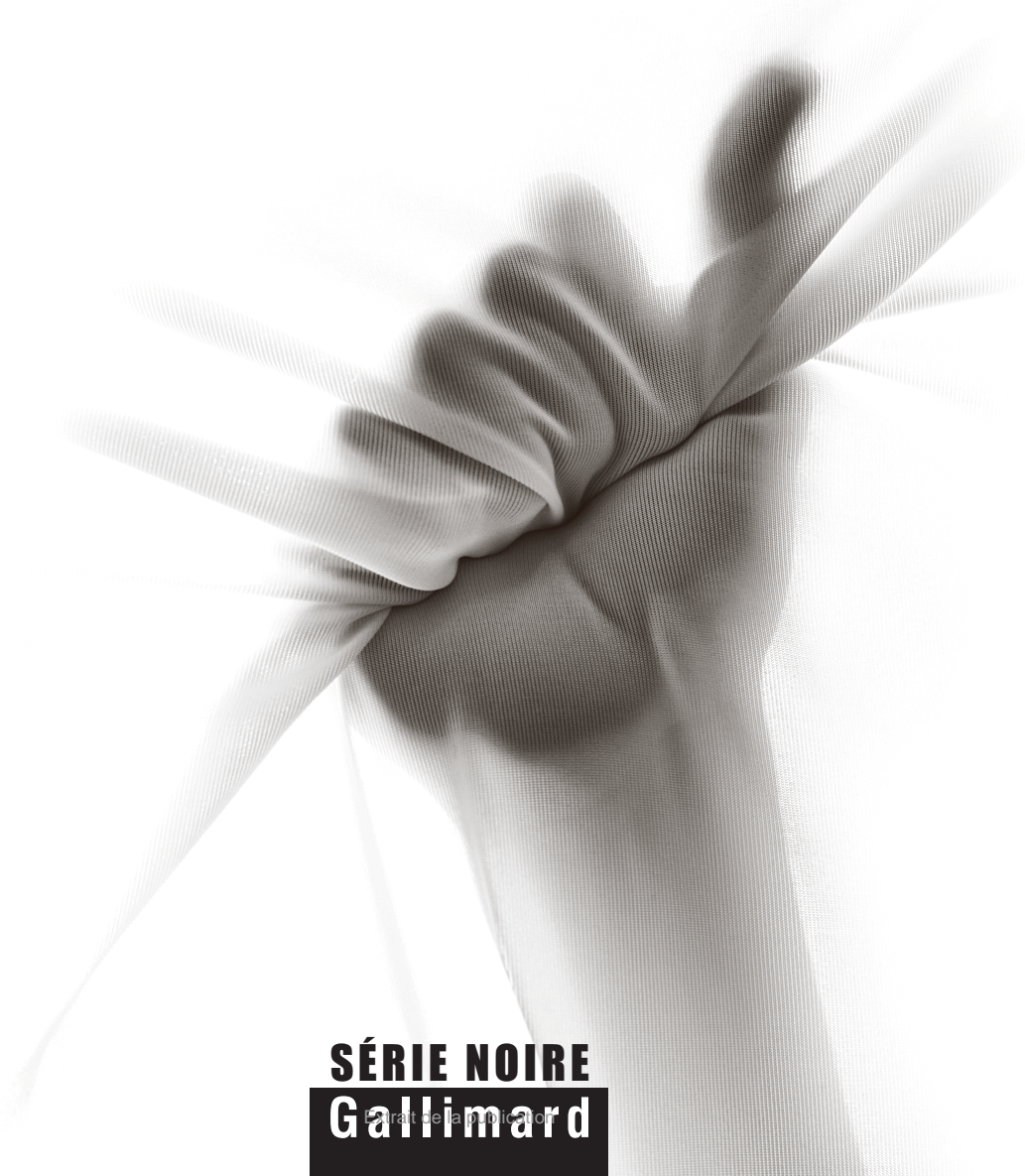


ELSA MARPEAU

Les yeux des morts



SÉRIE NOIRE

Gallimard

Portrait de la collection

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

ELSA MARPEAU

Les yeux des morts

nrf

GALLIMARD

À Benoit L.

« Il fut disposé sur une dalle, écorché, éviscéré et disséqué. On lui ouvrit le crâne à la scie et on en retira son cerveau. Ses muscles furent détachés de ses os. On lui enleva le cœur. Ses entrailles furent extraites pour être commentées et les quatre étudiants qui se penchèrent sur lui comme des haruspices d'antan discernèrent peut-être dans leurs configurations de pires monstres à venir. »

CORMAC MCCARTHY,
Un enfant de Dieu.

PROLOGUE

Lariboisière, 21 juin, 22 heures

À bout de souffle.

Les voies aériennes se libèrent lentement. Il est étendu là, terrassé, vêtu seulement d'un drain, de patchs et d'une perfusion. Ses pieds dépassent de la structure métallique du lit. Les draps jaunes, si usés qu'on voit sa peau en transparence, couvrent ses cuisses.

Il est beaucoup trop grand pour les proportions de la chambre. Comparé à ses jambes, à ses mains, à sa poitrine, le lit d'hôpital paraît dérisoirement étroit. La table de nuit, le scope inscrivant son rythme cardiaque, sa tension, sa saturation en oxygène, même la fenêtre qui laisse apercevoir un rectangle de ciel bleu — rien de tout cela n'est à sa mesure.

Il vient d'absorber une surdose de benzodiazépine. Autrement dit : tentative de suicide. Il en faut plus pour mourir. Il devrait rester à Lariboisière deux ou trois jours, une semaine en cas de complications. Après, on le relâcherait dans la ville. On pourrait le rendre à sa vie.

Homme blanc, quarante-trois ans, un mètre quatre-vingt-dix-sept. Son visage sillonné comptabilise plus que son âge. Ses cheveux

poivre et sel s'étalent en auréole sur l'oreiller. Difficile de dire s'il est beau. Il faudrait qu'il s'anime. Qu'il habite cet énorme quartier de viande inerte.

Il a de longues mains aux ongles rongés.

Sa poitrine, dessinée, est celle d'un ancien sportif. Ses veines affleurent comme une carte des fleuves.

A-t-il échoué là par hasard ?

D'après son matricule, il est ce que les flics appellent un « gestionnaire de scène d'infraction ». Le technicien, au service de l'Identité judiciaire de la direction de la PJ, appelé sur les lieux de crime pour relever les indices.

On l'a retrouvé dans la rue de Maubeuge. Quand on l'a transporté ici, sur un brancard, Paula a prétendu l'avoir reconnu. Même si elle est plus ou moins folle, elle connaît les gueules qui hantent l'hôpital. Elle y passe ses journées, parfois ses nuits. Elle a expliqué que ce type a traîné dans la salle d'attente de Lariboisière pendant l'après-midi. Il lui a posé des questions. Paula a fini par lui cracher que, la nuit dernière, il y avait eu un mort en réa. Le flic a paru intéressé.

Il aurait pu faire le rapprochement. La police a peut-être déjà Lariboisière dans sa ligne de mire.

Pourtant, les précautions prises pour supprimer Franck Delorme rendent ce scénario improbable.

Les techniciens de scène de crime sont payés pour repérer les indices que les meurtriers laissent derrière eux : ADN, empreintes, traces de sang, impacts de balle. Payés à éplucher des corps. Évaluer l'heure de leur mort, les causes du décès, le degré de putréfaction. Pas étonnant qu'ils cherchent à mettre fin à leurs jours.

Celui-ci aurait sans doute été intéressé par la manière si discrète dont lui-même s'apprête à être assassiné.

Il ouvre les yeux.

Les paupières découvrent deux iris bleus. Il referme les yeux.

Trop tard. Il faut les fermer pour toujours. Qu'ils ne se rouvrent plus sur les murs blanc passé. Qu'ils ne se rouvrent plus jamais sur rien. Sur aucun souvenir. Aucune tentation. Ni aucun remords.

Le tuer ne prendra qu'un instant.

Qui le regrettera ?

Quand il est arrivé, il portait des vêtements de clochard. Un pull, en plein été, troué au coude, un pantalon en velours élimé jusqu'à la corde, un tee-shirt déchiré sous les bras. L'aide-soignante les lui a découpés au cutter.

La fatigue est intense. Devant lui, il ne voit qu'un rideau noir.

Un rideau noir qu'on tire sur sa vie.

À la place des anesthésiants, la perfusion libère maintenant du chlorure de potassium. Il lui reste une dizaine de minutes avant que le KCl provoque un arrêt cardiaque. Le scope débranché n'alertera pas tout de suite le personnel. Son teint, déjà très pâle, devient diaphane. Son cœur ralentit. Il est presque déjà mort.

Il s'appelait Gabriel Ilinski.

*

Gabriel se laisse aller. Lui qui a toujours été insomniaque cesse de lutter. Il glisse délicieusement vers divers paliers de sommeils artificiels.

Tout est-il déjà fini ? Il se souvient de chacun des instants qui ont précédé l'évanouissement. Le bruit des trains qui arrivaient et partaient de la gare du Nord. Les boîtes de pilules. Combien prendre de comprimés ? Vingt ? Cent ? Était-il certain de ne pas y rester ? Il a pensé à Franck Delorme. Rien qu'à lui. Le gosse lui ressemblait tellement — même regard, mêmes lèvres. Après, Gabriel a eu peur. Le ventre noué. Lariboisière. Des flashes de la salle d'attente. Il y était. Il avait réussi. Près de lui, un type blessé gisait sur un brancard. Trou rouge dans le ventre. Puis, de l'autre côté du couloir, comme en miroir, une femme à la tête ouverte. Du sang avait giclé comme une gerbe de roses.

Pas à dire, c'était un beau final.

Gabriel les a vus, l'un et l'autre, perdre connaissance. Après, ç'a été son tour. La douleur n'a duré qu'une fraction de seconde. Sa violence a agi comme un disjoncteur. Elle l'a brûlé puis a éteint en lui toute capacité à souffrir. Maintenant, il n'y a plus qu'une fatigue de plomb qui lui bouche l'horizon. Un rideau noir. La fin du spectacle.

La lassitude l'emporte sur l'envie de lutter. Il a raté son coup : il a voulu être hospitalisé, pas en finir vraiment. Et voilà qu'il quitte la piste.

Mais sa surprise devant cet événement imprévu, sa mort, s'étiole aussi vite que le désir de se battre. Ne subsistent que quelques questions, même plus brûlantes.

Sur le compte en banque de Gabriel, il restera juste de quoi payer la sépulture. Les traites du pavillon ont été remboursées. Qui en héritera ? Son père, sans doute. Le vieux se servira de l'argent pour s'acheter des puzzles. Des puzzles géants. Les pièces dispersées aux quatre coins de la maison. S'assemblant lentement. S'extrayant de la fragmentation, du chaos, pour devenir un monde cohérent.

Le cerveau de la femme sur le mur. Dispersé aux quatre coins de la cuisine. S'était pas loupée, celle-là.

Les coups de poing au ventre, dans la gueule, les coups de ceinture, les coups de couteau, les balles. Tous les morts qu'abritait son bureau. L'autel des victimes.

Gabriel scrute le carreau de ciel. Les paroles d'une chanson de Brel lui reviennent à l'esprit :

C'est dur de mourir au printemps, tu sais.

C'est dur de mourir tout seul. Gabriel imagine la main de Nadja posée sur son bras. Une longue main tiède. Son contact amical.

Une pensée pour les victimes. Gabriel disparu, personne ne cherchera plus à rendre justice à Franck Delorme. Ni à l'inconnu mort dans sa chambre, en réa, la veille. Leur assassin pourra dormir sur ses deux oreilles. C'est sans doute l'image la plus douloureuse qu'il emportera — le cadavre d'un adolescent inconnu, son meurtre pour toujours irrésolu. L'incertitude.

Il emporte avec lui une vision sans importance — le tatouage du cadavre, juste à la base du cou.

L'œil d'Horus



... regarde Gabriel sortir de son corps.

Loin du trou au cœur. Loin des tuyaux, des pansements, des fils qui le relie à ce lit étriqué. Qui l'enchaînent, pour un instant encore, au ras du sol.

Vers la fenêtre. Vers la fenêtre.

Gabriel se sent partir. Il se détache lentement, maladroitement.

Une fois qu'il aura pris son élan, ses mouvements deviendront plus fluides. Il traversera la grisaille du monde et s'évadera par les trouées du ciel.

Le bruit assourdissant du scope résonne et tente de le rappeler. Il l'englué par terre.

Mais là-haut, là-haut, au-delà des murs, des fenêtres, au-delà des toits, juste au-dessus du monde.

Fuir.

I

LES ÉCORCHÉS

« [...] mes larmes n'étaient pas pour moi
— elles étaient pour la colère légitime du
peuple. »

ROBIN COOK,
J'étais Dora Suarez.

Lariboisière, 11 juin, 20 heures

Une grille, trois marches — l'entrée des urgences. La porte centrale automatique a été défoncée. Hors service. Une balise orange en barre l'accès. Sur la vitre, grossièrement peinte : une croix blanche.

Derrière, la misère.

Entassés dans le hall, des gens assis sur des bancs en fer attendent leur admission ou celle de leurs proches. La salle d'attente regorge de corps sanglants, bouffis, de peaux noires ou blanches rongées, suantes. À l'intérieur, les tumeurs qui dévorent, les virus qui s'étendent, les artères bouchées. Cent soixante-dix patients par jour, en moyenne. Ils grouillent. Ils se pressent autour de l'accueil, en face de l'entrée. Ils vont et viennent, sur deux pattes, sur une canne, sur un brancard. Ils ont tous la même gueule. Impossible de dire pourquoi. Peut-être un effet des néons. Ou la couleur pisseuse des peintures. Personnel hospitalier, visiteurs. Ils se ressemblent tous. Sauf que les patients sont un peu plus sales, un peu plus souvent maculés de rouge. Et qu'on ne sait pas où les foutre.

Près de la porte, un homme hurle. Il a une trentaine d'années.

— Personne me donne rien. Putain, je vais crever si on me

donne rien. Filez-moi de la morphine, au moins. Quelque chose. N'importe quoi !

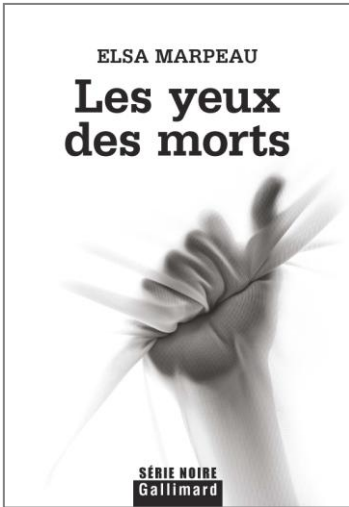
Sa mère le tient par le bras. Curieusement, alors que le temps est estival, elle retient ses cheveux avec un protège-pluie en plastique. Elle essaie d'empêcher son fils de se frapper la tête contre le mur. Mais il est beaucoup plus fort qu'elle, il lui échappe. Il se cogne le front. L'arcade saigne. Le sang lui coule dans l'œil.

— Je vais crever. Là, sous votre nez ! Tout le monde s'en fout ? Filez-moi un truc, bordel. Je vais mourir...

Tranquillement installé près de l'accueil, un SDF tend les bras dans le vide. Il souffre de blessures superficielles sur la joue et les mains. Il est si imbibé qu'il peut à peine articuler un mot. On l'a étendu sur un brancard, en attendant de le virer. C'est toujours comme ça. D'abord, on les débarbouille et on les désinfecte dans la « salle de bains ». Après la douche, on brûle les vêtements trop crasseux ou trop déchirés. On leur en offre de nouveaux, grâce à un système de dons provenant du personnel hospitalier. Puis on aligne les clochards dans la salle d'attente, entre les interstices des pièces, au croisement des couloirs. Quand ils peuvent marcher sur leurs deux jambes, on les renvoie d'où ils viennent : le trottoir. Tous les clodos. On soigne leurs blessures de surface, puis on les rend à la rue et à la nuit, aux bancs et aux bouches d'aération. Ils reviennent. Trop bourrés pour savoir ce qui leur est arrivé. Ou incapables de le formuler parce que leur langue est collée à leur palais. On leur a éclaté la mâchoire, on leur a foutu le feu, ou parfois c'est eux qui se sont explosé les poings contre un parpaing pour pouvoir passer quelques heures, une nuit, dans la salle d'attente crasseuse de Lariboisière.

En semaine débarquent les alcoolos chroniques. Ce ne sont plus les beuveries occasionnelles du week-end. Les jeunes qui arrivent

Adrian McKinty, *Retour de flammes*
Ken Bruen, *Chemins de croix*
Bernard Mathieu, *Du fond des temps*
Thomas H. Cook, *Les liens du sang*
Ingrid Astier, *Quai des enfers*
Dominique Manotti, *Bien connu des services de police*
Stefán Máni, *Noir Océan*
Marin Ledun, *La guerre des vanités*
Larry Beinhart, *L'évangile du billet vert*
Antoine Chainas, *Une histoire d'amour radioactive*
James Sallis, *Salt River*
Declan Hughes, *Coup de sang*
Elsa Marpeau, *Les yeux des morts*



Les yeux des morts Elsa Marpeau

Cette édition électronique du livre *Les yeux des morts*
d'*Elsa Marpeau*
a été réalisée le 23 septembre 2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer le 3 août 2010 par FLOCH
(ISBN : 9782070128389)
Code Sodis : N45106 - ISBN : 9782072416019
Numéro d'édition : 172793